Amis jusqu'à la mort

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **40 (1911)**

Heft 5

PDF erstellt am: **04.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Les aigles ne se soucient pas des humbles poules qui, du fond de leur basse-cour, les regardent, avec des yeux pleins d'envie et d'effroi, planer lentement au fond du ciel ; de même le poète ne s'inquiète pas toujours du misérable public auquel il fera l'honneur de présenter son œuvre ; il ne se demande pas si ce public comprendra l'importance de tel ou tel geste en vue du dénouement et de l'idée d'ensemble, si ce même public ne sera pas désorienté par certaines scènes qui ne se rattachent que par un fil invisible et tenu à l'action principale, et si l'étrangeté de la pièce ne fera pas, dans l'esprit grossier du spectateur, l'effet d'un boulet de canon crevant un navire.

M. Schorderet a eu le mérite, dont il faut fortement le louer, de corriger la fantaisie de son scénario par la simplicité froide et voulue des vers. Au lieu d'étourdir les oreilles de ses auditeurs avec de grandes périodes sonores, des fanfares de mots, d'images, de métaphores et de brusques envolées lyriques, il s'est volontairement borné au vers limpide, ordinaire, — peut-être un peu froid et banal — qui fait le mérite des grands écrivains. Il n'a pas voulu être le Chantecler qui gratte le sol pour se mettre en contact avec la bonne terre qui inspire et lui arrache les strophes les plus sublimes qu'un poète ait jamais écrites, non ; il nous a parlé la bonne langue de notre pays, le rude et simple français de la Suisse romande.

En somme, *la Chanson du Passé,* malgré quelques faiblesses, fera son chemin, à cause de son air de légende qui frappe l'imagination populaire, à cause de certains caractères bien dessinés et à cause aussi de la valeur des interprètes et de la beauté des décors. Jean Risse.

AMIS JUSQU'A LA MORT [1]

Sous un vieil avant-toit champêtre,
Au temps de la morte saison,
Un pauvre geai vint à paraître
Cherchant l'abri de la maison.

Et sur le bord de la fontaine
En frissonnant il retomba ;

[1] Ceci est véridique. Ce petit drame d'oiseaux a eu pour théâtre la maison des Genoud, Guillaume, aux Marais, à Châtel-St-Denis.

Tremblant de froid, privé d'haleine
Dans sa douleur il s'absorba !

Alors toute la maisonnée
S'émut sur le sort du pauvret,
Qui voyait la nouvelle année
Transi dans son soyeux duvet...

Et les braves gens s'approchèrent
Déplorant son triste destin,
Et doucement ils le touchèrent
Lui présentant un « picotin ».

Lui, l'œil mi-clos, la tête basse,
Sentant qu'il ne pourrait guérir
Laissait retomber l'aile lasse,
Se reposait pour mieux mourir...

Et sur le bord de la fontaine
Le pauvre oiselet expira,
Sans même regarder la graine
Dont le paysan l'entoura...

Mais en souci, son camarade
Qui loin de l'ami s'affligeait,
Lui-même se sentit malade
Retrouvant son frère, le geai,

Tout raidi, par la mort cruelle
Sans avoir ouï ses adieux ;
Il lui vit froide la prunelle
Dans le ton vitré de ses yeux !

Mon pauvre ami, que ton silence
M'est dur, pensait-il en pleurant !
Ici j'arrive en défaillance,
Ton trépas m'a rendu mourant...

Pendant trois jours la pauvre bête
Sans manger garda son ami,
Jusqu'à ce que penchant la tête
Il tomba de froid engourdi.

Et son âme de bestiole
Au doux paradis des oiseaux,
Retrouva l'ami qui console
Parmi les petits passereaux.

En me racontant cette histoire,
Les paysans parlaient émus ;
Je la redis à la mémoire
Des pauvres geais qui ne sont plus...

Le 31 janvier 1911. J. MICHEL.

ÉCHOS DE LA PRESSE

La crise du français. — La « Revue hebdomadaire » poursuit l'enquête qu'elle a ouverte sur ce grave problème. Son numéro du 12 novembre nous apportait l'opinion de M. Hippolyte Parigot ; aujourd'hui, elle donne la parole à M. Ferdinand Brunot, le savant professeur d'histoire de la langue française à la Sorbonne. Nous croyons intéresser les membres du corps enseignant primaire en reproduisant l'un ou l'autre des passages de cette étude magistrale.

« L'enseignement du français a, dit-on, diminué de valeur. Pas dans l'enseignement primaire en tous cas. Là le progrès est visible, manifeste. Les patois, battus, reculent de jour en jour, les linguistes le savent bien. Une foule de villages qui leur appartenaient encore, il y a trente ans, ont été gagnés à l'unité française, grâce au travail obscur et patient de ces « Aliborons » tant raillés. L'antique dictée, longtemps seule maîtresse, cède peu à peu la place à la rédaction ; là où elle demeure, elle devient moins malfaisante, étant préparée à l'avance et accompagnée d'explications de mots ou d'expressions, d'un petit commentaire du fond et de la forme. L'enseignement est organisé et intelligent, les mots n'étant point appris comme mots, mais comme signes d'idées auxquelles on les rattache, et employés dans des exercices oraux et écrits, qui sont un perpétuel apprentissage de langage. La rédaction, sans prétention littéraire, est, chez les bons maîtres, une vraie école d'observation ; en restant sagement limitée aux réalités que l'enfant connaît, elle l'habitue à parler avec naturel et justesse des choses qu'il touche et qu'il sait. Un grand progrès sera fait dans l'art, quand les objets usuels auront une forme strictement appropriée à leur destination et d'une belle simplicité. Tel est ou veut être le style primaire, fait pour la vie.

Plusieurs seront tentés de faire fi de si modestes résultats. Je les considère, au contraire, comme d'une importance sociale considérable, et pour mon compte, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour y aider, jusqu'à quitter l'œuvre de science qui m'est chère, et à me faire maître d'école. Après une période nécessaire de transition, l'enseignement de la langue à l'école primaire, débarrassé d'erreurs séculaires et de pratiques surannées, devenu concret, rattaché à l'enseignement des choses et des idées, sera le centre d'une éducation générale et contribuera à la formation si nécessaire de l'esprit public. »